

Frères et sœurs,

Il y a huit cents ans, au soir du 3 octobre 1226, François d'Assise achevait son chemin terrestre. Il demandait qu'on le dépose à même la terre, dans la nudité et la pauvreté qu'il avait choisies comme compagnes de sa vie. Celui qui avait commencé sa vie comme le fils d'un riche marchand mourait pauvre, mais il mourait riche d'une seule chose : le Christ.

Huit siècles plus tard, nous sommes réunis pour faire mémoire de sa mort. Mais peut-être serait-il plus juste de dire : nous sommes réunis pour célébrer la manière dont François a vécu, et dont il est mort. Car, chez François, la mort n'est pas un accident qui vient interrompre une belle histoire. Elle est le dernier acte d'une vie qui avait appris, jour après jour, à se remettre entre les mains de Dieu. Et les lectures que nous venons d'entendre nous donnent trois lumières pour entrer dans ce mystère.

Le livre de Ben Sirac nous présente le grand prêtre Simon dans toute la splendeur de son service : revêtu de ses habits sacerdotaux, accomplissant le culte, bénissant le peuple. L'image est magnifique : un homme dont la vocation est de se tenir devant Dieu et au milieu du peuple, pour que la gloire de Dieu puisse être reconnue. Mais en célébrant saint François, cette lecture nous invite peut-être à déplacer légèrement notre regard. François n'a pas été un grand prêtre. Il n'a pas construit sa sainteté sur la puissance, le prestige ou la grandeur. Il a fait exactement le contraire. Il s'est dépouillé. Il s'est fait petit. Il a choisi la fraternité, la pauvreté, la proximité avec les lépreux, la simplicité, la louange de la création. Et pourtant, quelque chose de la lumière décrite par Ben Sirac se retrouve en lui.

Pourquoi ? Parce que François n'a jamais cherché à être une lumière pour lui-même. Il voulait que sa vie renvoie à une autre lumière, celle du « *Très-Haut, tout-puissant, bon Seigneur...* »

Tout commence là. François n'est pas d'abord l'homme de la pauvreté, ni même l'homme de la nature, ni l'homme qui aime les animaux. Il est l'homme qui a rencontré le Christ. Et parce qu'il a rencontré le Christ, il a appris à regarder autrement les pauvres, les lépreux, les frères, les sœurs, les créatures, le monde qui l'entoure. C'est peut-être cela qui explique pourquoi, huit cents ans après sa mort, nous sommes encore là. Une vie profondément évangélique ne s'éteint pas avec celui qui l'a vécue. Elle devient lumière pour d'autres.

Saint Paul nous donne ensuite une parole qui pourrait presque être la signature spirituelle de François : « *Que la croix de notre Seigneur Jésus-Christ reste ma seule fierté* » Et il ajoute : « *Je porte dans mon corps les marques des souffrances de Jésus.* » Comment ne pas penser à François ? Lui qui, sur le mont Alverne, reçut les stigmates du Christ crucifié. Mais attention : les stigmates ne sont pas, pour François, un trophée spirituel. Ils sont l'aboutissement d'un désir. François avait tellement contemplé le Christ pauvre et crucifié qu'il voulait lui ressembler, non pas extérieurement seulement, mais jusque dans sa manière d'aimer. La croix n'était donc pas pour lui une idée. Elle était devenue une manière de vivre. Aimer comme le Christ. Servir comme le Christ. Pardonner comme le Christ. Se donner comme le Christ. Et finalement, porter dans son propre corps les marques de ce don, les marques des clous et de la lance. C'est pourquoi la pauvreté franciscaine, la « *dame pauvreté* », ne peut pas être réduite à une question de biens matériels. Elle est d'abord une disponibilité. Ne plus être rempli de soi-même. Ne plus avoir besoin de posséder pour exister. Ne plus avoir besoin de dominer pour être reconnu. Accepter de recevoir. Accepter d'être frère. Accepter d'avoir besoin des autres. Accepter même de recevoir la vie comme un don.

Voilà peut-être l'une des questions que François continue de poser à l'Église huit siècles après sa mort : **Qu'est-ce qui prend réellement de la place dans ma vie ?** Mes projets ? Mes sécurités ? Mon image ? Mes biens ? Mes réussites ? Ou bien le Christ ?

Et puis nous entendons cette parole de Jésus qui semble avoir été écrite pour François : « *Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos.* » « *Prenez sur vous mon joug.* » Il y a quelque chose de profondément franciscain dans cette invitation, parce que le Christ ne dit pas : « *Venez à moi et vous n'aurez plus de fardeau.* » mais : « *Prenez sur vous mon joug.* » La foi chrétienne n'est pas la promesse d'une vie sans croix mais de porter la croix avec le Christ. Et d'ajouter : « *Je suis doux et humble de cœur.* »

C'est peut-être là que nous rencontrons le secret de François. Objectivement, la vie de François n'a pas été facile. Il y a eu les incompréhensions, les conflits, les maladies, les échecs, les divisions dans son propre Ordre, les souffrances physiques, la perte progressive de la vue. Mais il avait découvert une chose : **le joug devient léger lorsqu'il est porté avec le Christ.** La pauvreté devient liberté lorsqu'elle est reçue comme un don. Le service devient joie lorsqu'il est vécu par amour. La fraternité devient possible lorsque nous cessons de vouloir avoir raison sur l'autre. Et même la souffrance peut devenir, mystérieusement, un lieu de communion avec le Crucifié. C'est peut-être cela que François nous transmet encore aujourd'hui : Il nous demande, par sa vie, de devenir davantage disciples du Christ en nous posant la question fondamentale :

As-tu laissé le Christ transformer ta manière d'aimer ?

Je voudrais souligner un dernier point : Autour de François se sont rassemblés des hommes et des femmes qui ont reconnu dans son expérience quelque chose de l'Évangile. Il y a eu Claire. Il y a eu les premiers frères. Il y a eu les laïcs. Il y a eu tant de personnes qui, au fil des siècles, ont trouvé dans la famille franciscaine un chemin pour suivre le Christ. La famille franciscaine n'est donc pas seulement une famille de religieux. Elle est une vaste fraternité de femmes et d'hommes qui cherchent, chacun selon sa vocation, à vivre l'Évangile dans la simplicité, la fraternité et la paix. Nous en sommes le signe ce matin et combien, aujourd'hui, avons-nous besoin de cette fraternité !

Alors , huit cents ans après sa mort, François nous rappelle que l'Évangile n'est jamais vieux. Ce qui est vieux, c'est notre manière de vouloir le compliquer. L'Évangile, lui, demeure étonnamment simple : un Christ pauvre, humble, crucifié et ressuscité, un Christ qui nous dit : « *Venez à moi.* » Alors, en cette fête, demandons simplement au Seigneur ce que François lui-même a demandé toute sa vie : **de pouvoir suivre le Christ.** Et demandons la grâce de découvrir, comme lui, que le Christ suffit. Qu'il suffise même au moment où vient notre dernière heure car François, au terme de sa vie, a pu accueillir la mort comme une sœur parce qu'il avait appris à recevoir toute chose de Dieu. Et c'est peut-être là son dernier enseignement.

Rendons grâce pour l'homme d'Assise qui a simplement pris l'Évangile au sérieux. Rendons grâce pour les frères et les sœurs qui, aujourd'hui encore, cherchent à en vivre. Rendons grâce pour cette communauté de Canclaux et pour tous ceux qui l'entourent et la soutiennent. Et surtout, demandons la grâce de ne pas seulement admirer François, mais de nous laisser conduire par lui vers Celui qu'il n'a cessé de chercher, d'aimer et de servir : **Jésus-Christ, notre Seigneur.**